

Arnaud Rykner

Du même auteur

Mon roi et moi, La brune, 1999
Je ne viendrai pas, La brune, 2000
Blanche, La brune, 2004
Nur, La brune, 2007, collection Babel, 2008
Enfants perdus, La brune, 2009

Le wagon

**L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre National du Livre.**

**Couverture : Frank Secka et Christophe Paquet
Photo : Le feu dans la nuit. France, juin 2005 © Sophie Chivet / Agence VU**

© Rouergue, 2010
Parc Saint-Joseph – BP 3522 – 12035 Rodez cedex 9
Tél. : 05 65 77 73 70 – Fax : 05 65 77 73 71
www.lerouergue.com

—l
—a
—b
—r
—u
—n
—e

*En mémoire de G. Rival
et de ses camarades.*

Et tout le reste est littérature.

Paul Verlaine

Le 2 juillet 1944 est parti de Compiègne un des derniers trains de déportés.

Le dernier train de Compiègne à Dachau.

Mais il y eut encore des trains de la France vers les camps tout au long de l'été. Très longtemps, et jusqu'au début de l'automne, bien après le débarquement de Normandie, bien après la libération de Paris. Aussi incroyable que cela paraisse.

Dans ce train-ci, de vingt-deux wagons, complétés des wagons d'escorte et d'un wagon de queue, avaient été entassés deux mille cent soixante-six hommes, arrêtés par la police française ou par la Gestapo.

Beaucoup étaient des résistants. Pas tous. Certains étaient des collaborateurs, certains des délateurs. D'autres n'étaient rien. Ils avaient eu seulement le tort d'être un jour à un endroit précis où il aurait fallu n'avoir jamais été.

Pour accomplir un trajet de vingt-quatre heures en temps normal, le convoi 7909 mit plus de trois jours, par une chaleur

accablante, dans des régions où l'on enregistra les températures les plus élevées de la période. Les conditions furent telles que soixante-dix-sept heures après son départ, on compta cinq cent trente-six cadavres – ce qui ne laissait plus au camp que mille six cent trente rescapés provisoires, dont beaucoup encore allaient périr sans revoir la France.

La grande majorité des survivants ne témoignera pas pendant des années.

Jusqu'à ce qu'un historien vienne les solliciter, les oblige presque à parler. Les aide à parler de ce train tellement incroyable qu'on l'appela, comme dans un mauvais film de série B, « Le train de la mort¹ ».

Parmi ceux qui ont parlé, il semblerait que la plupart n'ait laissé ensuite que peu de pages écrites. Beaucoup se sont tus définitivement. N'ont rien dit de plus que les quelques mots qui leur étaient demandés sur cette chose-là, pour ce livre-là.

Je n'aurais sans doute jamais rien su de ce train, si quelqu'un que je connaissais peu ne m'eût appris un jour son existence. Et l'existence dans ce train de quelqu'un qui m'avait été proche. Et, au-delà de cette existence, celle d'un grand silence, d'un manque, d'un trou vertigineux, monstrueux. Un maillon avait manqué dans une histoire qui me touchait, dont je n'avais jamais rien su. J'avais toujours cru que ce genre de trou, de gouffre, pourtant déjà devenu banal, ne s'ouvrait que sous le pas des autres. Alors, sans le savoir vraiment, mon corps a décidé pour moi, ce jour-là, qu'un jour il me faudrait aller plus loin que ces quelques mots échangés au cours d'une conversation d'apparence anodine. Aller plus loin et écrire sur ça, parce qu'écrire m'était depuis longtemps

une nécessité. Ces deux nécessités, écrire et chercher ce qui manquait à l'histoire, ce qui faisait ce défaut dans la chaîne des jours, ce qui faisait le silence d'une ou plusieurs vies, au-delà de la mienne propre – face à elles bien tenue – se rejoignaient tout à coup.

En même temps, j'ai toujours su qu'écrire sur ça m'était interdit. Que je n'en avais pas le droit. Et que je le ferais quand même. Que ce maillon qui m'était interdit, il fallait que je le restitue.

Je n'en avais pas le droit, mais il fallait que je le fasse, et je l'ai fait.

Un peu avant ou un peu après, je ne sais plus – ne le sachant plus, j'ai compris aussi pour moi-même ce que c'était que l'oubli, l'oubli de ce qui est si intense que ça efface le souvenir même, l'enchaînement, l'avant, l'après, la façon dont la vérité vous vient, et vous emporte tout à coup, vous faisant tout oublier de l'ordre dans lequel elle a surgi, et qui est un peu de la vérité elle-même –, j'ai appris autre chose dont je ne pourrai pas ne pas parler. Dont je ne pourrai pas parler.

Alors j'ai décidé quand même de parler de ce train.

Parler de ce train, ce sera aussi parler de cette autre chose interdite.

De cette autre histoire qui n'est pas plus la mienne. Qui est la mienne aussi. Qui est surtout notre histoire à tous.

J'ai pensé qu'il était temps, que même si je n'avais pas le droit de parler pour quelqu'un d'autre, il me fallait parler. Donner une voix à l'autre. Prendre la place de l'autre. Faire parler l'autre en moi.

Cette chose obscène, il fallait que je la tente.

Tout ce qui est raconté ici est vrai. Tout ce qui est inventé ici est vrai aussi. Bien au-dessous de la réalité. Ce n'est pas une fiction.

1. Christian Bernadac, *Le Train de la mort*, Paris, Éditions France-Empire, 1973, 367 p.

J'ai dit qu'un historien avait enquêté, reconstitué, interrogé, avec rigueur et précision, des gens du train et hors du train. J'ai lu tout cela, pour ne pas mentir. J'ai lu tout ce que je pouvais, pour ne pas tricher. Ne pas faire le malin. Le moins possible.

Mais même en sachant ce que je savais, en lisant ce que j'avais lu, je ne pouvais que mentir. L'inimaginable doit être imaginé. Là où aucune image ne peut se former, il faut former une image. Une image injuste.

Alors tout ce qui est raconté est faux. Ce n'est pas un livre d'Histoire. L'Histoire est bien pire.

Irréelle.

Ceci est un roman.

*Wejn nischt, wejn nischt, klejner josem
Schpor dir trern chotsch dich kwelt,
Schpor dir trern wi briljanten
Sest amol sej darfn sejr.
Mordechai Gebirtig*

2 juillet.

Dans trois jours, c'est mon anniversaire.

Dans trois jours, j'ai vingt-deux ans. Le début de la vie, la vraie. La vraie fin de l'enfance.

C'est ce que je me répète.

Dans trois jours, vingt-deux ans.

Le train roule, et ce chiffre dans ma tête. Vingt-deux. Deux fois onze.

Il y a onze mois, mes parents sont partis. Onze mois plus tard, je vais peut-être les rejoindre.

Ou peut-être pas.

Je ne sais pas ce qui m'attend.

Je ne sais pas ce qui nous attend tous ici, serrés à ne plus pouvoir respirer. Serrés comme des animaux que nous ne sommes pas, que nous ne voulons pas être, qu'ils ne nous obligeront pas à être, ou bien si ?

Difficile de penser seulement quand le corps n'en peut plus, quand l'air circule à peine dans les poumons, dans la

tête, quand ça se presse dans la tête comme les corps dans ce wagon. Mes maîtres savaient-ils ça quand ils nous disaient l'importance de l'esprit, la supériorité de l'esprit, sa grandeur qui surpasse tout, survit à tout ? Ou bien nous mentaient-ils sciemment ? Leur propre guerre ne leur avait-elle rien appris ? N'avaient-ils rien compris ? Ou nous cachaient-ils ce qu'ils avaient compris, comme si l'espoir passait encore par le mensonge ?

Les coudes de mes voisins dans mes côtes, dans mon dos, contre mon ventre, leur odeur insupportable, la douleur toujours présente, le bruit des roues dans ma tête, ces roues qui me scient la tête, il fallait qu'ils ne connaissent rien de tout cela pour oser nous bercer de mots. J'ai vingt-deux ans bientôt, mais j'ai l'impression d'en savoir plus qu'eux tous réunis. Et où sont-ils maintenant ? combien vivent ? combien sont morts ? combien font partie des puissants, de ces vainqueurs bientôt vaincus qui nous emmènent on ne sait où, vers la boucherie ? combien sont parmi nous aujourd'hui ?

Il doit bien y en avoir parmi nous.

Ils n'étaient pas tous pleins de morgue et de ce savoir pourrissant qui empeste autant que les corps qui me serrent, m'écrasent, plus peut-être que ces corps. Ils n'étaient pas tous pleutres et lâches, pas tous vils, à nous asséner des mots auxquels ils ne croyaient plus, auxquels ils ne pouvaient plus croire.

Ça ne se peut pas.

Certains étaient des vivants, aussi. Je veux le croire.

Je veux croire, même si les cahots du wagon ravivent la trace des coups passés, même si la pression de ces corps, de ces os contre les miens, de toute cette chair qu'on dirait déjà presque décomposée tant elle pue, blesse autant que les coups ; je veux croire que pour certains les mots n'étaient pas vains, qu'ils

n'utilisaient pas Homère, Rousseau, Hugo, pour mieux nous endormir, et savourer leur pouvoir sur les pauvres mêmes ignares que nous étions. Il doit bien y en avoir parmi nous, il doit y en avoir certains qui croyaient sincèrement que leurs mots pouvaient changer le monde, que les mots n'étaient pas tout à fait vains, qu'ils ne mentaient pas, qu'ils ne nous mentaient pas. Je ne veux pas mourir d'avoir seulement cru à des mensonges. Même si ça pue ici, même si ça suinte de partout, si ça fait mal, si loin qu'on soit de tout ça qui m'a fait vivre, il faut qu'il y en ait parmi nous qui y aient cru, il faut qu'il y en ait qui aient dit vrai lorsqu'ils disaient que notre survie à nous passait par tous ces mots échangés, par tous ces livres lus, par ce pouvoir de la pensée, par ce pouvoir des mots, ce pouvoir de nos regards chargés de tous ces mots. Tous ne peuvent pas avoir menti !

Lequel aurait pensé pourtant qu'on entasserait cent corps dans ce wagon prévu pour « quarante hommes ou huit chevaux en large » ? Et cent corps dans le wagon devant. Et cent dans le wagon derrière. Et vingt wagons, ou plus, pour aller où ? Vingt wagons à la queue leu leu, comme des enfants punis, des enfants honteux, morveux, battus, sales, retenant leur culotte, se retenant pour ne pas souiller leur culotte. Qui pouvait prévoir que nous serions là à nous contracter la vessie, à prier que nos intestins ne se relâchent pas, pas tout de suite, pas avant qu'on trouve autre chose que cette boîte de conserve qu'on se passe comme on peut, de cette boîte que nous sommes bien heureux pourtant d'avoir, de cette boîte qui nous évite d'avoir à utiliser nos quarts pour ça, qui nous évite d'avoir à nous abaisser jusqu'à ça, de cette boîte qui nous éclabousse de son contenu immonde et qu'il me faut tenter de vider par la lucarne ?

Car le sort a voulu que je sois près d'une des lucarnes du wagon, pas assez bien bouchée qu'on n'ait pu écarter suffisamment les lattes qui l'obstruaient. Le sort ou l'instinct de survie, un égoïsme vital qui m'a projeté là sans que je l'aie décidé, prévu, pensé – au point que je ne peux même pas en avoir honte. Même la honte on dirait qu'ils nous l'ont enlevée. Parce que cette maigre ouverture grillagée de barbelés me sauvera peut-être la vie. Qui sait combien de temps on pourra tenir dans ce cachot où l'on étouffe, où l'air manque déjà tant que certains s'évanouissent debout, où la chaleur devient insupportable alors que cela fait moins d'une heure que nous avons quitté Compiègne. Tant pis si c'est à moi de vider la boîte déjà débordante de sanies, faute de tinette dans le wagon, tant pis pour mes mains puantes. Je sais déjà la chance que j'ai d'être ici, même si je sais aussi qu'il me faudra bientôt céder ma place si je ne veux pas devenir tout à fait une bête occupée de soi seul, obnubilée par sa seule survie. Peut-être que cela, les mots passés m'aideront à l'assumer. Déjà pourtant, il me faut les rappeler, les convoquer sans cesse en moi pour ne pas laisser la bête prendre le dessus. Au moins m'aideront-ils peut-être encore à ça, à ne pas céder trop tôt, à tenir un peu plus longtemps.

Tenir ? face à quoi ? à qui ? pour quoi ? pour qui ? plus longtemps que qui ?

Je me pousse comme je peux pour laisser glisser un camarade évanoui qu'on arrive péniblement à hisser jusqu'à la lucarne. Et tandis que les plaintes se multiplient, tandis que les premières querelles montent déjà qui laissent présager le pire dans cette promiscuité insoutenable, cette pression insupportable des autres corps qui pourtant nous fait tenir debout malgré les à-coups du convoi, une voix s'élève, une voix

impérieuse, sûre d'elle-même au moment où tout le monde doute, qui nous donne l'ordre de nous asseoir et nous lever à tour de rôle, pour tenter de partager le peu d'air qui nous reste.

– Une moitié debout, l'autre assise, en partant du côté gauche !

Qui a parlé ?

Tout le monde, pour une fois, a envie d'obéir. Tout le monde comprend d'instinct que c'est notre seule chance de « tenir », justement. On n'attendait sans doute que cette voix qui nous dise quoi faire, qui nous intime l'ordre de vivre. Je bénis intérieurement celui qui a encore la ressource de commander.

L'étrange ballet que nous faisons, ainsi entassés, nous levant, nous asseyant à tour de rôle, mus comme par un ressort, un instinct à présent partagé.

Assis.

Debout.

Assis.

Debout.

Assis.

Debout.

À chaque station debout, même si le corps fatigue, le mince courant d'air chaud qui filtre nous fait reprendre un peu courage. Les poumons s'enflent, aspirent la puanteur salvatrice. Ça circule à nouveau un peu dans la tête.

Assis, au contraire, le corps se détend mais l'asphyxie menace.

C'est infernal ce qu'il fait chaud, ce qu'on étouffe. Qu'est-ce que ce sera après midi ?

C'est un jour de grande chaleur comme ceux que nous aimions partager avec mes frères, eux si grands déjà, et moi

encore petit. Un de ces jours où ils m'emmenaient l'un après l'autre sur leurs épaules, et où nous nous jetions dans la vague, eux dessous, moi dessus. Un de ces jours où il faisait bon avoir chaud, pour mieux sentir le froid de la vague.

Mais aujourd'hui il n'y a pas de vague, pas de vent. Pas de frères. Que des compagnons de souffrance, de misère.

Certains n'y tiennent pas, tentent de se relever avant leur tour. Il faut toute l'autorité de quelques-uns pour maintenir un semblant d'ordre. Combien de temps ça va durer ? Combien de temps supporterons-nous cette horreur qui monte en nous ?

Du petit baril d'eau qu'on nous a remis à la gare il ne reste déjà plus qu'un fond de liquide bouillant, immonde. Il fait si chaud que, malgré nos efforts pour nous retenir, malgré la discipline que nous avons su garder, nous avons déjà bu la petite moitié qui ne s'était pas renversée dans la bousculade du début. J'ai la gorge atrocement sèche. Jamais je n'ai eu si soif. Et il ne doit pas être dix heures.

Le train ralentit.

Est-ce une gare ?

Je tends le cou vers l'ouverture, tente d'apercevoir quelque chose. Mes camarades m'interrogent. « Tu vois quelque chose ? » Non, je ne vois rien. Il n'y a rien à voir. Quelques arbres. Pas de toit. Personne ici pour nous aider. Une voix me chuchote : « Par moi l'on va dans la cité dolente. » Je voudrais me retourner pour savoir qui parle ainsi, mais je sais aussitôt que la voix est en moi. C'est tout ce qui me reste, peut-être, que cette voix. Celle qui m'accompagne depuis des années à chaque fois que je tombe, voix qui me rattrape au moment de tomber, voix qui me retient par des mots appris, mots des autres appris au long des jours, et que je croyais d'abord inutiles. Tout ce qui me reste de ces jours passe par la voix. Tout ce qui me reste aussi de mon enfance. Voix de mes parents, partis l'année passée. Voix de ma sœur morte. Voix de mes frères peut-être cachés quelque part, et pourquoi pas

derrière ces arbres, mes frères venus me délivrer, mes frères qui attendent le bon moment pour prendre ce train d'assaut et me délivrer.

Mais le train repart et mes frères ne sont pas venus.

Au moins est-ce un peu d'air qui rentre avec la vitesse retrouvée.

Certains ont profité de l'arrêt pour jeter des bouts de papier avec leur nom et le nom d'une personne à prévenir, une femme, une mère, un fils. Où ont-ils trouvé de quoi écrire ? Je n'y ai même pas pensé.

Et pourtant le souvenir de mes frères maintenant ne me quitte plus.

À part eux personne ne me regrettera. C'est au moins ça. Pas de femme, pas d'enfants. Il est bon que l'homme soit seul. C'est ce qu'on devrait apprendre aux hommes quand on veut qu'ils se fassent la guerre. Peut-être ne suis-je pas assez seul encore, puisque je peux encore penser à mes frères.

Où sont-ils, à présent ? Je sais qu'ils ont comme moi changé de nom. Tout effacé de ce qui nous trahirait si rapidement. Mais ont-ils pu se cacher ? et leurs enfants ? Je chasse cette idée-là. Si je veux tenir au moins quelques jours, je dois tout oublier, ne pas penser à eux, ne penser à personne, ni à mes frères, ni surtout à mes parents. Ne penser à rien d'autre qu'à ma peau, et à celles contre lesquelles je la frotte à présent, dans la crasse partagée. Comme s'il fallait que j'aie tout laissé dans ce camp d'où nous sommes partis pour peut-être ne pas revenir. Comme s'il fallait que j'abandonne tout : nom, famille, et jusqu'à mes souvenirs.

J'ai chaud.

La tête me tourne.

Autour de moi ça gémit. La fournaise grandit. Il doit faire plus de quarante ici. Est-ce qu'on ne va pas s'arrêter ? Est-ce qu'on ne va pas nous ouvrir ? nous donner à boire ? Nous ne sommes pourtant pas des bêtes. Ou bien si ?

Plusieurs ont enlevé leur chemise, ne gardant que leur pantalon. J'ai fait comme eux, même si le contact de tous ces corps me dégoûte, me fait peur. Mon voisin voit le mien bleui de coups. Il me regarde dans les yeux. Déjà il ne peut plus sourire. Mais son regard me suffit. C'est le regard d'un homme à un homme, d'un qui souffre à un qui souffre, d'un qui doit savoir ce que c'est que les coups, même si son corps à lui semble intact. Je m'abandonne à son regard, comme s'il pouvait me prendre fraternellement dans ce regard. Pas besoin de parler. Ce sera au moins ça qu'ils nous auront donné. Ils nous auront appris à nous taire. À nous taire sous les coups comme sous la caresse d'un regard ami. À taire tout ce qui n'a pas besoin d'être dit comme à taire ce qui doit rester caché, enfoui, hors d'atteinte. Ce regard sans sourire me fait soudain tenir debout.

Je n'ai pas souvenir de m'être retrouvé avec autant d'hommes à demi nus dans une même pièce. Si tant est qu'on puisse parler d'une pièce. Pas eu cette chance de faire « mes classes ». Mes classes, ce fut la guerre elle-même, vite perdue. Inutile de s'engager, c'est ce que j'aurais dû me dire. Mais cette croyance que je pouvais « servir » malgré mon âge. Servir à quoi ? à qui ? À moi-même sans doute, plus qu'à quiconque. Servir...

Je profite de ce que je suis assis de nouveau pour essayer de parler avec mon voisin. Quand on est debout, on n'a plus la force de rien, que de respirer et essayer de tenir sur ses jambes. Assis, on tente d'oublier qu'on étouffe ; on parle à mi-voix, on n'entend pas tout ce que dit l'autre, on ne s'entend pas

toujours soi-même, mais tant pis, on parle, on se raccroche à ça, les mots, malgré le bruit des roues, malgré le gémissément des camarades. Mon voisin me dit qu'il est étudiant en pharmacie, qu'il a été arrêté à Paris mi-mai. Il faisait des faux papiers. Il me dit – par humilité ? par bravade ? – : « moins par patriotisme que par besoin de leur faire la nique ». Comme moi on l'a torturé, le dos et les fesses massacrés à coups de nerf de bœuf ; mais il me dit que ça se remet, parfois. Pour lui, maintenant il ne sent presque plus rien. Il m'apprend qu'il a eu de la chance, qu'il aurait dû être attrapé beaucoup plus tôt. Son réseau l'appelait « la Baronne », et les Allemands ont cherché une femme. C'est à ne pas croire. Eux, si méthodiques, si organisés. Si habiles à nous débusquer. Ça le fait rire. Je ris avec lui. Nous rions tous les deux doucement, malgré l'évanouissement qui menace.

Il nous reste encore ça.

Cette force de pouvoir rire d'eux, au bord de s'évanouir, bientôt peut-être au bord de la tombe.

Mais c'est notre tour de nous lever. Fin de la parenthèse. Je me demande si j'aurai encore l'occasion de rire. Nos visages à présent se figent. Seule notre bouche s'ouvre, excessivement. Comme un plongeur qui sortirait de l'eau.

De l'eau.

Cette seule idée me fait mal tant j'ai soif.

Il faudrait ne plus penser. À rien. N'être plus rien.

Je voudrais être mort.

Je suis fatigué.

J'ai dû somnoler un instant. Des cris me sortent de ma torpeur. Un début de bagarre.

Je reconnais la voix de Ladmiral.

C'est pour être avec lui et son équipe que j'ai changé de centaine, en sautant de groupe en groupe sur le chemin de la gare. Heureusement que les camarades m'ont laissé faire, en prenant chaque fois ma place pour reformer la centaine. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je voulais absolument être près de lui. Je l'ai connu dans le fourgon qui nous emmenait de Fresnes à Royallieu. Ça m'a rassuré de le voir parmi nous, comme s'il pouvait quelque chose pour moi, pour nous tous, et j'ai tout fait pour le rejoindre. Ça n'avait pas de sens, mais je l'ai fait. Je l'ai fait sous l'œil angoissé de cette femme qui nous épiait dans les rues de Compiègne déserte. Je l'ai fait sous le regard de cet enfant à qui elle faisait envoyer un baiser aux pauvres déportés. Je l'ai fait pour le faire, pour me prouver que je pouvais le faire, et pour me redonner courage en retrouvant un chef.